



II^e Année

25 SEPTEMBRE 1892

Prix: 5 centins

8^e livraison—Sommaire

REVUE GÉNÉRALE	JULES SAINT-ELME
HENRY DE TONTY	BENJAMIN SULTE
AU "GLANEUR," (poésie)	L. DE LA MORINERIE
POURQUOI SI TRISTE	PEDRO
LES LIVRES: LE CŒUR	JEAN RIVAL
AUX BOIS, (poésie)	MARIE-LOUISE
CORRESPONDANCE	X. X.
TABLETTES DU SAVOIR	J. A. CHAUSSÉ
GERBES DE MODÈLES (poésie)	P. LEMAY ET [ANDRÉ GÉRARD]
FEUILLETON: LE CRIME DES BRUYÈRES	JEAN RIVAL
CUEILLETES A TRAVERS JOURNAUX ET REVUES	PASSIM
GLANURES D'ÉCHOS ET RUMEURS	PIERRE ET JACQUES
SUPPLÉMENT: CÉLESTE	LOUIS TESSON

RENSEIGNEMENTS.

LE GLANEUR est bi-mensuel et paraît par livraison de 32 pages.

Les prix d'abonnement sont :

POUR LE CANADA
Un an.....\$2.00
Six mois.....\$1.00

POUR L'ÉTRANGER
Un an.....12 frs
Six mois.....6 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.
Aucun travail ne sera admis s'il n'est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signatures des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.
Il sera fait mention dans le Bulletin Bibliographique du GLANEUR des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

Les abonnés du GLANEUR auront droit à un numéro de luxe de près de 100 pages avec gravures, qui paraîtra à Noël

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à M. Pierre Bédard, 1588 rue Notre-Dame, Montréal. Téléphone Bell 6394, Atelier ; 9348, Bureau. Boîte Poste 1436.

INSURE YOUR LIFE

In that Reliable Old Company.

THE

United States Life Insurance Co.

OF NEW YORK

Full deposit with Canadian Government at Ottawa guaranteeing absolute security to Canadian Policy Holders.

ESTABLISHED 1850-ASSETS NEARLY \$7,000,000.00

E. A. GOWLEY,

GENERAL MANAGER FOR THE PROVINCE OF QUEBEC.

180 St. JAMES St.

MONTREAL, QUE.

REVUE GÉNÉRALE

A l'heure qu'il est le monde présente un spectacle qui serait désolant s'il ne comportait avec lui le germe d'enseignements salutaires et ne se révélait ainsi édifiant pour le penseur qui l'ose envisager, y réfléchir, en tirer pour le bien les leçons qui s'imposent.

Qu'on promène son regard, en effet, du nord au midi, du levant à l'occident et l'on n'apercevra sur tous les points de la terre que tristesse, que mort sous diverses formes. Epidémies ici, guerre là-bas, désastres naturels d'une part, calamités sociales de l'autre. C'est l'Europe, c'est l'Amérique, c'est l'Asie et même l'Afrique qui se tordent sous les coups de l'épreuve ou râlent dans l'agonie du châtement. Et, chose à remarquer, parmi tous les peuples de ces mondes divers, on voit dans les nations les plus civilisées celles qui sont atteintes le plus sérieusement. Qu'est-ce à dire, que faut-il penser, sinon que le souffle aride de la vengeance divine rase en ce moment la terre et sème la mort chez les humains dont les méfaits ont le plus attiré les colères du ciel. Il se trouve que dans ce nombre les peuples les plus policés sont comptés. C'est que, au lieu de glorifier le Créateur par les lumières que sa bonté lui prodigua, la civilisation dégradée à côté de la barbarie qui s'humanise, s'amuse follement, en cette fin de siècle, aux penchants déplorables, à narguer les foudres d'en haut, à jeter à Dieu l'injure de son indifférence et de ses trahisons.

Dieu a son jour. En bon père, il frappe parce qu'il aime ; il terréfie l'humanité pour réveiller son âme et rouvrir son cœur que le flot montant du matérialisme menace de noyer.

Est-ce ainsi que peut s'expliquer le calme relatif dont jouit notre Canada, encore à l'abri des mille tempêtes qui grondent ? Peut-être un peu ; mais, certes, notre jour va venir, car pouvons-nous ne point nous accuser de n'avoir, nous aussi, que trop prévarié ?

* * *

Tout d'abord, portons au loin notre vue. En Europe, pendant que la Russie, la Prusse, sa teutonne voisine, la France même et l'Angleterre sont aux prises avec le choléra, l'Autriche-Hongrie se débat contre l'affreuse fièvre noire, aussi cruelle que son

sinistre compère, et l'Italie se sent rongée par un cancer vivace : la banqueroute et le paupérisme, qui l'a mordue au sein.

La presse quotidienne nous a fait suivre, pas à pas, la marche du fléau terrible. Nous l'avons vu quitter les rives marécageuses de l'Inde, où séjournent en permanence nombre d'épidémies, que nourrissent l'atmosphère chaude et les arômes perfides de ces marais fleuris. Tout-à-coup, nous avons été frappés de stupeur de le retrouver envahissant la Perse à pas de géant ; il avait franchi d'un bond les plateaux du Pamir, car il est à remarquer que ce capricieux devastateur abhorre les altitudes ; il n'y touche point, ou, s'il y passe, ne s'y arrête pas. Ce qu'il a fait de ravages dans le triste empire du pauvre schah... de Perse ! Un de ces jours passés encore, rien que de son souvenir, car il est rendu bien plus loin à présent, deux cents victimes y succombaient.

Bientôt il fut aisé de s'apercevoir que le fléau de Dieu marchait sur l'Europe ; il contournait la mer Noire, remplissait Bakou de deuil et pénétrait en Russie, sans presque s'être fait annoncer. A son approche redoutable, les sujets du tsar furent consternés, pris de folie. On connaît ce fameux épisode de son arrivée en Russie, ce drame d'affolement dont l'infortuné docteur Moltchanoff a été la victime. Ses compatriotes, égarés par la terreur, se sont mépris sur son zèle charitable, qu'ils ont pris pour de la trahison. Poussant l'aberration jusqu'à croire qu'il avait pactisé avec quelque ennemi secret pour les affliger du fléau—la légende du médecin qui tue a l'air d'avoir cours aussi par là—ils l'ont d'abord surnommé le docteur *Choléra*, et puis, finalement, ils l'ont martyrisé, à coups de pierre et de mauvais traitements, comme prévenu de cette étrange accusation. C'était au moment même où le dévoué praticien faisait les plus grands efforts pour combattre l'épidémie.

Le gouvernement russe a accordé une pension à sa veuve et ses enfants ; c'était justice.

* * *

Pour y faucher à son aise le choléra ne pouvait pas trouver mieux que ce troupeau de Russes pusillanimes, tremblant à son aspect, aussi a-t-il jonché son chemin de victimes par milliers. Et du Volga à la Néva, de la Néva à la Vistule, il a passé en triomphateur.

Lorsqu'il a visité Moscou, puis St-Petersbourg, le tsar et la tsarine de Russie se sont fait admirer de leurs sujets dans leur

nouveau rôle de garde-malades. On les a vus visitant les hôpitaux, prodiguant aux malades les soins et les consolations. Le Cosaque, bon enfant sous sa rude écorce, a loué sans restriction, ces majestés prodiguant ainsi leurs augustes personnes, et quand il a vu des pères à aimer au lieu de tyrans qu'il croyait, de tradition, avoir à redouter éternellement, un cri de reconnaissance a forcé ses lèvres, il s'est dit satisfait. Assurément, le nihilisme est en baisse, pour un temps du moins, dans la sainte Russie. Puisse Dieu préserver à jamais les nobles alliés de la France des lugubres complots que trame dans l'ombre cette association de mort ! Oh ! les horreurs de cette sourde guerre civile, bien pires que l'affreuse épidémie ! C'est que la Russie a sur la conscience les exactions contre la Pologne catholique... Mais l'heure de la réparation ne va-t-elle pas tantôt sonner ?

*
*
*

Nous suivions le choléra, horrible, inassouvi, s'avançant contre nous, à travers l'Europe. L'Allemagne va plier à son tour sous le joug de la colère divine. Hambourg et le territoire adjacent ont fourni au fléau un champ fertile pour ses exploits. " Rien d'étonnant à cela, disait à quelqu'un de nos connaissances un Teuton frais déballé, venu, il y a quelques mois, de cette malheureuse ville, si vous saviez quel trou infect c'est que Hambourg. Oh ! je n'ai pas peur : proportion gardée des ravages qu'il opère par là, le choléra, s'il vient ici, ne pourra être que très débonnaire, et il en aura vite fini. "

Montréal, pourtant, naguère encore, n'était pas dans un état sanitaire qui tint de l'idéal. Il faut reconnaître, toutefois, que l'appréhension de l'épidémie asiatique a fait s'accomplir des miracles d'amélioration, et maintenant, bien, maintenant, nous pouvons accepter, modestement, pour la métropole canadienne, les compliments rassurants de l'optimiste Hambourgeois.

A-t-on lieu de s'alarmer, du reste, et de frémir d'avance, plus que de raison. Je ne crois pas. Il est bien vrai que la maladie terrible a gagné énormément de terrain sur nous : de Hambourg elle a sauté au Havre, en France, puis dans certaines villes du littoral anglais, non sans jeter un souffle empoisonné sur Anvers, Berlin, Paris et Londres, et voilà qu'on en détient une cinquantaine de cas en quarantaine, à New-York ; elle a passé l'océan, mais, dans sa course effrénée, l'haleine semble près de lui manquer enfin, et on peut croire que sa fureur se calme. Faisons

des vœux pour qu'elle s'éteigne ainsi dans les flots, à quelques milles de nos rivages, et que le Ciel, malgré nos fautes, une fois encore, daigne nous épargner.

*
* *

Puisque nous voilà parvenus en Amérique, à la remorque du choléra, en parcourant le monde, nous allons bien y rester, je pense.

Nous ne retournerons pas en Europe pour y montrer l'Italie, que la folie de ses gouvernants mène à la ruine financière et politique; la Sicile, que les éruptions de l'Etna tiennent dans des transes perpétuelles; le Portugal, que le mauvais état de ses finances oblige à mettre ses colonies sur le marché pour se procurer des fonds; la France qui se prépare, de longue main, à l'évacuation éventuelle de l'Égypte, Gladstone menant les affaires anglaises, et fortifie Bizerte, l'antique Hippone de St-Augustin, au nez des Italiens d'Afrique que cela fait bisquer, la France aussi, qui bombarde les côtes du Dahomey pour y faire respecter son drapeau et ses citoyens; l'Angleterre, où Henry Labouchère, de radicale mémoire, fait de vains efforts pour empêcher Gladstone de consolider son cabinet, et pour le mettre en mal avec la Souveraine; l'Allemagne, qui vient, à son très grand dépit, de rentrer piteusement son projet d'exposition en 1900, par crainte d'une concurrence humiliante de la part de la France, sa fortunée rivale, et qui, pour se refaire, édicte des lois de service militaire qui vont provoquer des débats acrimonieux, dans son Parlement, comme celles du septennat.

Laissant là l'Europe sur le qui-vive, battue par les épidémies, assise sur son volcan de paix armée, voyons un peu comment cela se passe "dans la jeune Amérique."

Au Sud, le Vénézuéla est en pleine guerre. Après le Brésil, la République Argentine, et puis celle-ci encore à la suite de celui-là une seconde fois, il fallait bien que le Vénézuéla prît son tour. Il y est; il s'en passe de belles à en croire les rapports télégraphiques. Si l'on fait la part de l'exagération, rien d'étonnant pour le reste: les qualités diverses des races latines et indigènes qui peuplent ces contrées doivent composer un contingent d'esprit belliqueux très marquant. La folie de rébellion s'apaisera dans le sang, et, lorsque chacun de ses pays aura eu son tour, l'Amérique du Sud sera assagie.

Au Panama, on fait des efforts pour parachever le fameux canal, où M. de Lesseps a perdu son latin. On parle d'un puis-

sant syndicat, en voie de formation à Paris, et qui aura, paraît-il, les épaules assez solides pour assumer le fardeau de cette responsabilité. Pendant ce temps, les Américains—puisqu'il est passé dans les mœurs de nommer ainsi nos voisins des Etats-Unis, ce qui rappelle bien la noble courtoisie de Fontenoy : "tirez les premiers, messieurs les Anglais," chez nous, Canadiens, qui habitons un territoire plus grand que le leur—les Américains ne désespèrent pas de mener bien vite leur canal de Nicaragua parallèlement à celui de Panama, et même de prévenir ces messieurs de Paris. Qui atteindra le Pacifique, bon premier, dans cette course au clocher transcontinentale ? L'avenir prochain nous le dira.

* * *

Eux qui s'amuse à creuser des canaux chez leurs voisins, et même chez leurs deuxièmes voisins, que font-ils "at home," dans leur propre pays, ces bons Américains ? De la boxe, des grèves, des embarras diplomatiques, des élections.

D'aucuns prétendent, que ces trois premières préoccupations préparent la dernière, ou en tiennent de quelque façon. Pour qui connaît son Jonathan, on se dit : ça peut bien être. A plus tard, donc, celle-ci ; enrégistrons celles-là.

De la boxe : les rudes coups que se sont portés Corbett et Sullivan à la Nouvelle-Orléans, Louisiane, le soir du 7 septembre, ont résonné par toute l'Amérique septentrionale. Et ce n'est là qu'un épisode entre cent de ce festival national qui prime l'intérêt des élections chez nos voisins.

Des grèves : les sérieux conflits de Homestead, de Cœur d'Alène et de Buffalo, où le sang a coulé, le sang que verse la guerre civile, ont à leur tour, excité l'attention et commandé la pitié du monde entier envers la brillante république dont on avait cru, jusque-là, que tout y allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Là aussi on a besoin de Dieu et de sa charité, et là aussi on renie Dieu, s'il ne se fait point *dollar*, on méprise sa charité si elle ne se liquide pas en *greenbacks*.

Des embarras diplomatiques, enfin : n'a-t-on pas vu le président Harrison, au déclin de sa carrière, et à l'instar de son rival Cleveland, jadis, quelques jours seulement avant que le vote populaire ne lui fît expier cette bévue par la défaite, ainsi que l'histoire va se répéter, sans doute, Harrison molester le Canada, en fermant à notre commerce de l'ouest le canal du Sault Ste Marie, pour le plaisir de "tordre la queue du lion britannique"

comme on a coutume de dire là-bas, et flatter par ce procédé, indigne d'un gouvernement qui se respecte, procédé que, l'élection faite, on s'empressera de délaissier pour ne point trop paraître ridicule, flatter l'élément fanatique yankee ? On a vu cela ; les politiciens n'ont pas voulu y croire, mais le forfait s'est perpétré. Le lion anglais est resté coi : pas le moindre petit rugissement pour protester. Le "Castor Canadien" est faible, il souffre en silence ; mais son œuvre, lente, est sûre : il est à ronger le rempart dernier de la dernière digue peut-être qui le sépare de la liberté. Petit poisson deviendra grand.

*
* *

Avant de déposer la plume, promenons un regard sur notre Canada et constatons que, malgré ses vicissitudes, il est bien, en effet, comme je le disais au début, l'un des pays les moins éprouvés de l'univers, au temps d'à-présent. Car nous avons bien aussi nos vicissitudes : les peuples comme les individus n'en sauraient être exempts. Pour ne parler que de celle des deux grandes familles, dans la nation canadienne, à laquelle nous nous intéressons le plus, mentionnons la double épreuve dont souffre le plus vivement, maintenant, notre nationalité française au Canada. Mère généreuse, elle pleure sur l'exode de ses enfants, dans la vieille province de Québec, de ses enfants en trop grand nombre, qui s'en vont, fascinés par l'appât du lucre, loin du foyer de la famille, manger le pain amer que leur dore l'étranger. Mère compatissante, elle gémit de voir ses fils éloignés, du Manitoba, en butte aux persécutions d'un fanatisme mesquin qui leur dispute des droits acquis au nom de la justice.

Mais des jours meilleurs vont luire bientôt, c'est notre espoir, où la province française de Québec sera mieux comprise de ses enfants, à qui elle offre un sein assez fécond pour les nourrir tous, où cessera enfin, enrayée par les soins intelligents de ceux qui guident nos destinées, cette émigration néfaste qui désole nos campagnes. Un jour viendra, plus prochainement encore, où les autorités compétentes, ayant engagé leur parole et l'honneur d'un gouvernement, sauront faire taire toute réclamation hostile d'un dissolvant et obscur esprit de clocher, pour rendre justice à nos frères manitobains, à qui justice est si bien due : car ils ne réclament que leur droit, de vivre dans un pays que leurs pères ont colonisé.

Une fois réglées, ces grandes et importantes questions natio-

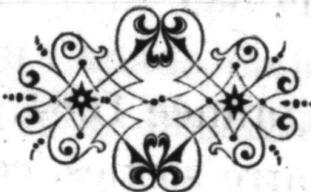
nales, la paix civile et religieuse—que l'imbroglio manitobain met pour un temps en question—la paix reviendra habiter parmi nous, si elle doit revenir entière comme aux beaux jours. Fasse Dieu qu'il en soit ainsi !

Sans trop nous plaindre, alors, des choses contrariantes, pénibles même, mais ayant un caractère moins sérieux : les malices yankees, qui gênent notre commerce là-bas, en attendant que l'an prochain, de notre canal canadien du Sault Ste-Marie, nous leur fassions la nique ; les accidents et catastrophes, tels que les cyclones de l'été dernier, la triste noyade du *Minnie-Wa-Wa*, la conflagration de Hedleyville, près Québec, celles des usines Clendinneng, à Montréal, et celle qui, hier encore, faisait quatre victimes à l'hôtel Chambly, nous bénirons le Ciel des gages de paix qu'il nous accorde : les récoltes généralement très belles, les expositions qui marquent partout le progrès de notre commerce, de nos industries, particulièrement l'exposition de la province, à Montréal, précédée et suivie de cent autres, et qui s'ouvre aujourd'hui même pour durer huit jours ; l'épidémie du choléra qui s'arrête à nos portes et semble bien avertie de nous respecter ; la France et l'Angleterre qui nous visitent, par leur armée de mer, glorieuse, et dont les représentants, les amiraux Abel de Libran et Hopkins, dans les eaux canadiennes, sous les salves mariées des pièces gauloises et saxonnes, viennent se serrer la main, signe de fraternelle entente internationale.

Que la reconnaissance, oui, nous fasse remercier de la paternelle sollicitude dont il nous entoure l'Auteur de tous les biens ; et que la confiance en lui nous obtienne d'être dignes, de marcher vaillamment vers la réalisation des desseins qu'a sur nous sa Providence !

JULES SAINT-ELME.

15 septembre 1892.



HENRY DE TONTY.

VIII

Dans la relation de La Salle, on lit ce passage : "Il (de La Salle) a de cette sorte achevé la plus importante et la plus difficile découverte qui ait jamais été faite par aucun Français, sans avoir perdu un seul homme, dans les pays où Jean Ponce de Léon, Pamphile de Narvaez et Ferdinand de Soto ont péri sans aucun succès. Jamais aucun Espagnol n'a fait de pareilles entreprises avec si peu de monde et tant d'ennemis. Il n'en a tiré aucune utilité pour lui-même, ses malheurs et les fréquents obstacles qu'il a trouvés, lui ayant fait perdre plus de deux cents mille francs, ainsi qu'il le justifiera par des comptes fidèles, à son retour en France. Il s'estimera néanmoins fort heureux s'il a pu faire quelque chose pour la gloire et pour l'avantage de la France, et si ses travaux lui peuvent faire mériter la protection de monseigneur." Ce dernier était Colbert. Le compte de La Salle n'a jamais été payé par l'Etat, de sorte que le découvreur en a été pour ses frais.

M. Gabriel Gravier observe que La Salle avait eu le soin de relever, à l'astrolabe, les embouchures du fleuve et que son intention était d'y retourner au printemps suivant pour fortifier le delta et fonder une colonie dans ses environs. En ce moment, le manque absolu de vivres le forçait de reprendre de suite la route du nord.

M. Parkman admire beaucoup cette action. "La Salle, dit-il, avait écrit son nom dans l'histoire. Si, comme il le projetait, il avait pu faire sa découverte avec un navire, il aurait acheté sur sa route, aux Indiens, une cargaison de peaux de buffles qui aurait couvert, en grande partie, les dépenses du voyage. Son but atteint, il aurait pu faire voile, soit pour les Antilles, soit pour la France."

On se rappelle que, en 1680, Tonty avait pris des mesures pour construire une barque, au fort Crève-cœur, afin de descendre au Mississipi et naviguer plus facilement sur ce fleuve, mais les contretemps de tous genres et les malheurs financiers qui assaillirent La Salle ne lui permirent pas même de se procurer une barque, encore moins un navire océanique.

Sur la carte de Franquelin, année 1684, le Mississipi porte le nom de "fleuve Colbert" ; il a quatre sorties, coupées par des îles de toutes formes.

Le retour de l'expédition ne se fit pas sans obstacles. Parti le 10 avril pour remonter le fleuve, La Salle trouva plus de quinze cents

hommes en armes contre lui dans les villages qu'il avait traversés si paisiblement. Sa ferme contenance en imposa aux sauvages ; toutefois, il eut à livrer un combat sérieux dans lequel son intrépidité, la bravoure de ses gens et les fusils eurent l'avantage. Sa politique étant toujours de ne laisser derrière lui que le moins de sujets de haine possible, il traita en amis tous ceux qu'il put voir, même les guerriers qu'il avait combattus. Enfin, après des privations sans nombre, il atteignit le fort Prudhomme, vers le 20 mai, et tout à coup y tomba malade au point que l'on désespéra de sa vie. La Salle a traversé par trois ou quatre fois des crises de ce genre, que plusieurs ont regardées comme des tentatives d'empoisonnement commises sur sa personne par ses adversaires dans la traite et les découvertes. Une existence aussi accidentée que la sienne peut bien donner prise à de telles légendes, alors même que les apparences ne seraient pas si fortes que ne nous les montrent ses historiens.

Tonty se dirigea sans retard vers les Illinois afin de faire parvenir au gouvernement du Canada la nouvelle de la découverte du bas Mississippi, et d'un autre côté raffermir les établissements de Peoria, du Rocher et de Michillimakinac, car La Salle avait dans ce dernier poste des marchandises qu'il fallait mettre en sûreté. Le voyage du brave lieutenant ne fut pas sans danger. Il fut arrêté par les Tamaroas qui, le prenant pour un Iroquois, le voulaient brûler vif, malgré son calumet de paix. "Sans quelques Illinois, dit-il, qui se trouvaient parmi eux, nous aurions passé mal notre temps." Après d'autres traverses, il atteignit sa destination vers la mi-juillet, et, le 23 du même mois, il était rendu à Michillimakinac, d'où il écrivait au comte de Frontenac et confiait sa lettre aux voyageurs en partance pour Montréal.

Les hommes restés en arrière, au-dessous du fort Prudhomme, n'arrivèrent à ce poste que le 2 juin. L'état de santé de La Salle le retint au même fort jusqu'au premier juillet et alors tous s'embarquèrent pour la contrée des Miamis, où ils arrivèrent à la fin d'août. L'on signalait des rassemblements de Sauvages et des apparences de guerre. Au fort Saint-Louis, ils trouvèrent Tonty occupé à restaurer les constructions. Les nouvelles du Canada étaient mauvaises. Les ennemis de La Salle lui suscitaient des obstacles partout. Cataracoui était menacé d'abandon.

La Salle et Tonty arrivèrent à Michillimakinac au mois de septembre. Tonty se chargea des lettres et instructions de son chef et se mit en route, au mois d'octobre, pour se rendre à Québec.—BENJAMIN SULTE.

(A suivre)

AU GLANEUR

Loin de nous, faucheur et faucheuse,
Loin de nous l'aimable saison
Où s'envole au ciel la chanson
De l'intrépide moisonneuse.

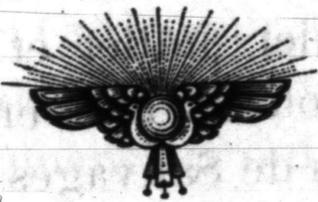
Voici, dès l'aube lumineuse,
Au champ, ramassant l'épi blond,
Et jusques au soir, tout du long
Courbée à terre, la glaneuse.

Or, je pars lorsque s'achève août,
En songe, je ne sais plus où,
Pour glaner quelquefois comme elle.

Je fais davantage pitié,
En cherchant, chimère éternelle,
Les épis d'or de l'Amitié.

LÉON DE LA MORINÉRIE.

Paris, août 1892.



“POURQUOI SI TRISTE”

La mélancolie, qui ne connaît pas cela, qui n'a pas eu des attaques de cette migraine de l'esprit ? qui n'a pas senti son âme abattue, son cœur accablé et comme serré dans une enveloppe de plomb ?

Qui, n'a pas senti monter des larmes à ses yeux, des sanglots à sa gorge, et cela, sans raisons, sans pouvoir dire pourquoi ? C'est que tout homme, ici-bas, est visité par cette tristesse noire qu'on a nommée mélancolie.

Qu'a-t-il, ce jeune homme si gai d'ordinaire, qui aperçoit devant lui un avenir brillant sans un nuage à l'horizon de son bonheur ? Pourquoi, à un moment donné, se sent-il gagner par le découragement et l'ennui ? Pourquoi la vie qu'il voyait si ensoleillée et si pleine d'objets riants, pourquoi la voit-il maintenant sous des couleurs si sombres ?..

C'est que sa pensée est liée à tout ce qui est tristesse, souffrance et deuil ; il doute de tout, il ne croit plus à l'amitié, l'amour est pour lui un vain mot ; il sent son cœur comme mort ou vide ; tout ce qu'il aimait il n'y pense plus ; on dirait que les facultés de son âme sont paralysées par une armée de papillons noirs... il se débat contre le désespoir, mais c'est en vain.

Et cette jeune fille, quinze ans à peine, encore sous la protection de sa mère, pourquoi la surprenez-vous rêveuse et surtout versant des larmes ? Si vous lui demandez la cause de cette douleur, elle vous répondra qu'elle ne sait pas...

Et puis, l'homme fait, ne s'est-il pas senti vieux avant l'âge ? Que de craintes de toutes sortes, et non justifiées, n'ont-elles pas assailli son esprit ! que de fois ne s'est-il pas ému, comme si un inévitable malheur planait sur sa tête, et tout cela sans savoir pourquoi !

O mélancolie ! voilà de tes coups ! l'on te reconnaît à ton cortège d'idées fausses, de chagrins imaginaires et de tableaux ombrageux.... N'es-tu pas lasse, n'as-tu pas bientôt fini d'assombrir la vie des humains, en diminuant à leurs yeux le peu de joie qu'ils doivent avoir en partage, et en rendant plus lourd le fardeau de leurs réelles misères ?

Sois moins cruelle, épargne le monde, la jeunesse, tout est sans armes contre toi ; suspends tes coups, enlève tes nuages pesants, laisse s'échapper ceux que tu tiens prisonniers dans tes abîmes profonds.....

Jeunes hommes, jeunes filles mélancoliques, éveillez-vous, relevez-vous et marchez ; ne soyez pas plus longtemps les esclaves du “spleen” ; regardez en haut : là est le salut, là, toujours un coin de ciel bleu sourira à votre infortune.

PEDRO.

LES LIVRES : BIBLIOTHÈQUE DU "GLANEUR."

LE CŒUR, par CHARLES FUSTER.

(Paris, Fischbacher : un volume de 240 pages, avec un portrait à l'héliogravure. Prix, 4 francs.)

Voilà un livre à souhait pour ceux qui aiment les beaux vers. L'auteur des *Tendresses* et *l'Âme des Choses*, cette fois, s'est surpassé et s'est placé du coup, au premier rang de nos poètes. Il est impossible d'atteindre une plus absolue perfection de forme, de manier la langue avec plus de souplesse et de maîtrise. Le vers est chatoyant, pittoresque, tendre ou viril, toujours ému et chaud ; la rime, d'une éblouissante richesse.

On a dit quelque part que pour écrire en prose, il est indispensable d'avoir un sujet, mais que cette nécessité ne s'impose pas lorsqu'on écrit en vers.

M. Fuster, lui, estime avec raison qu'il ne suffit pas de chanter pour chanter ; il veut, quelque admirable que soit son instrument, lui faire exprimer une pensée. Et il nous fait partager ses propres impressions, toutes les émotions, douces ou poignantes, de son cœur ; cela, sans banalité, avec une note très personnelle et très vibrante, qui fait de ces petites pièces des œuvres vraiment "vécues."

A ses joies, à ses tristesses, il mêle souvent aussi le tourment de l'art, le cri de douleur ou de rage de l'artiste qui ne peut exprimer ce qu'il sent. A citer, en ce genre : *Impuissance*, la *Forme* des strophes d'une belle et grande allure, d'une admirable énergie, ou encore *Insaisissable*, où il parle du rêve inexprimé que tout écrivain porte en lui

Que de vers on écrit ! Celui qui survivrait,
Le plus chéri de tous, reste le plus discret ;
On ne peut le fixer, par force ni par ruse.

Beau vers inexprimé, qui console de loin,
Beau vers qu'on a dans l'âme et qu'on n'écrira point,
A vous poursuivre ainsi notre chagrin s'amuse.

Voulez-vous des impressions moins professionnelles, plus généralement humaines ? Voici *l'Hiver dans la Montagne*, de chauds, de tendres souvenirs du pays natal :

O mon pauvre pays lointain, que deviens-tu ?

Et plus loin, est intime et calme tableau d'intérieur, si pittoresque que l'on croit l'avoir sous les yeux :

Dans la chambre tranquille et chaude comme un nid,
La troupe des enfants joufflus se réunit
Pour écouter lire un vieux livre.

La femme a son tricot, l'aïeule est dans le coin.
Le chat fait son ronron près du poêle. Plus loin
C'est l'étagère grêle ou la massive armoire....
Et là-bas, tout là-bas, partout, encor, toujours,
La neige au bruit muet, la neige aux flocons sourds
Tourbillonne dans la nuit noire.

Charles Fuster, on le voit, excelle à peindre la nature. Il est impossible de donner, mieux qu'en ces derniers vers, l'impression de la neige qui tombe lentement dans la montagne.

Une autre description, très saisissante, c'est *Silence* :

C'est la nuit. Tout se tait. J'écoute.
Le grand silence solennel,
Car la maison repose toute
Sous le dôme muet du ciel.

.....
Plus rien, ni feu, ni bruit, ni forme ;
Et moi, silencieusement,
J'entends rouler le poids énorme
De tout un univers dormant.

Ailleurs, dans un adorable sonnet, intitulé *Septembre*, voici tout le charme de l'automne :

Tendre comme un baiser, discret comme un aveu,
L'automne est revenu pour nous apaiser l'âme.
Par delà ces bois sourds, où le cerf pleure et brame,
Tout l'immense horizon s'enfuit, humide et bleu.

Et voici, sur la page suivante, comme pour prouver la souplesse du talent de M. Fuster, des vers d'une toute autre allure, entraînants et vifs :

Partout où l'amour a passé,
L'air embaume et rit, l'air palpite ;
On en est gaîment caressé,
Et tous les cœurs battent plus vite
Partout où l'amour a passé.

Les cinq strophes seraient à citer, tant elles sont gracieuses et fraîches, tant elles sentent bon la jeunesse et la vie.

Ceux qui aiment les vers d'amour en trouveront de plus chauds et de plus passionnés, comme, par exemple :

Laisse tes lèvres sur mes lèvres,
Car je veux y boire tes fièvres
Toujours plus longtemps et plus fort.

Ou bien :

Ceux qui meurent d'amour sont grands parmi les grands.

Ou les *Ailes du Rêve*, une sorte de chanson d'un rythme joyeux et vif, et encore cet admirable petit poème l'*Amour*, où, en une vision, le poète fait défiler devant lui tous les amours humains, tous les couples qui ont aimé et souffert : Daphnis et Chloé, Philémon et Baucis, Faust et Marguerite, Roméo et Juliette, Manon et Desgrieux, tant d'autres que l'amour a blessés ou tués, et tous, malgré leurs souffrances, bénissent l'amour :

Tous ces êtres, portant une douleur sincère,
Avaient souffert, crié, douté, maudit un jour,
Tous avaient partagé l'éternelle misère,
Tous me criaient de loin : Nous bénissons l'amour !

A nommer encore, quelques charmantes légendes : le *Jardin d'amour*, *Au Pays bleu*, la *Légende du Bonheur*, l'*Enfant aux roses* et surtout *Belle au Bois dormant*.

Je voudrais pouvoir tout citer, tant je trouve à chaque page de ce recueil d'adorables choses. Je ne puis mieux faire que de dire à tous : lisez le *Cœur*, car tous y trouveront l'écho de leurs propres sensations, y rencontreront quelque impression personnelle, oubliée ou inexprimée. Ces vers ne sont point, comme si souvent il arrive, de banales exclamations ; ils sont vraiment pétris de chair et de sang, de larmes et de sourires ; c'est "le cœur" du poète qu'on y sent battre, le cœur de l'homme et de l'artiste, et aussi le cœur du père, car j'allais oublier de mentionner l'une des plus charmantes pièces : *Premier sourire*.

Charles Fuster a donc eu raison de dire, en sa préface rimée :

Pour essayer de me survivre,
J'ai voulu noter, dans ce livre,
Tous les battements de mon cœur.

JEAN RIVAL.



AUX BOIS.

Les grands arbres noirs vers les blanches nues
 Elèvent leurs troncs, avec l'air hautain,
 Et le choc du vent dans leurs branches nues
 Rend un son étrange, un morne refrain.

Mais seuls, au milieu des souches chenues,
 Verdissent encor le buis et le pin,
 Offrant leurs splendeurs ininterrompues
 Comme un pur hommage au Maître divin.

En flocons pressés, la neige légère
 Descend vivement et couvre la terre
 D'un manteau nouveau, brillant de blancheur,
 Sous lequel s'incline, ainsi qu'une haie,
 Ces longs bois qu'hélas ! nul oiseau n'égaie,
 Et dont me surprend la triste grandeur.

MARIE-LOUISE.



CORRESPONDANCE

NOTE EXPLICATIVE—Au lieu et place de quelque article de mon crû, j'ai pensé à offrir à mes lecteurs du *GLANEUR* cette primeur, d'un nouveau genre mais d'un goût très délicat. J'aurai du moins la satisfaction de croire qu'ils s'y intéresseront bien davantage. C'est leur témoigner une confiance grande, dont je me plais à croire qu'ils sont dignes en tous points : je leur livre une correspondance personnelle. Cette lettre, belle et bonne, dictée par une grande âme, un noble cœur, je la cite textuellement, je la cite presque tout entière. Je ne suis pas sans m'attendre un peu, pourtant, à ce que le premier venu, cherchant, par tous moyens, à faire de l'esprit, sous le nom mystique d'un *Keep Pushing* quelconque, dans un *Echo* d'ici ou de là, de ceci ou de cela, mette carrément en doute, encore un coup, ma bonne foi de publiciste, et se demande modestement si ces citations-là sont authentiques... Ce qu'on va lire contrecarre si bien certaines petites idées qu'on est en droit de prévoir certaines récriminations, de la part de certaines gens. N'importe, je laisserai parler mon correspondant. Telle partie de sa lettre est un brillant plaidoyer, bien concluant, en faveur de l'idéalisme, la doctrine chère au *GLANEUR*. C'est, on le voit, dans l'espoir d'être utile à mes lecteurs que je me suis décidé à charger ma conscience de cet attentat de lèse-discrétion. Je n'ai pu me résoudre à retrancher de cette lettre reproduite que les passages strictement personnels ; le style convaincu qui l'anime la rend intéressante du début à la fin. Il y a là le dernier cri de la nature révoltée et le premier chant de la grâce triomphante, dans une âme qui se sacrifie, qui se dévoue ! Finissant par où j'aurais dû commencer, je présente au lecteur, dans la personne de mon correspondant, un des meilleurs amis du *GLANEUR*, il eut compté parmi ses plus fidèles patrons, un jeune homme distingué délaissant un avenir riche des plus belles perspectives, pour répondre à l'appel de Dieu, soudainement entendu, et, comme il me l'écrit, avec l'énergie de la résolution qui le domine : Il sera Jésuite !... Va sans dire, je cache le nom de ce nouveau mort du cloître, mais rien qu'en le lisant, je suis sûr, vous murmurerez comme moi, qui ne le connus jamais autrement qu'à le lire : il le mérite, qu'il soit heureux ! Et si, jamais, d'aventure, sur sa route, le vaillant mais humble disciple de Loyola remarque la publicité dont je l'afflige ici, à son insu, qu'il me pardonne, au nom de l'amitié, la quasi-indélicatesse, et en se disant que ce fut *pour le bien de la cause*.

JULES SAINT-ELME.

Mon bien cher Monsieur Saint-Elme

Il était donc *écrit* que je ne pourrais faire votre connaissance personnelle.

Pour vous c'est peut-être, que dis-je ? c'est sans doute plus qu'indifférent, mais moi, oh ! moi j'eusse bien aimé vous dire un mot et vous donner une poignée de main, car cette courte entrevue peut-être eut été et première et dernière.

Ce langage vous étonne-t-il ? Voici :

“ Adieu ! ” a dit un écrivain qu'autrefois j'ai aimé, “ quel long sanglot contenu dans ce seul mot ! Adieu ! on ne le prononce ce mot que lorsque l'on souffre ou que l'on meurt. Alors toutes les palpitations du cœur prêt à se briser, tous les déchirements, toutes les angoisses se traduisent par ce seul mot que puissent prononcer nos pauvres lèvres : son nom, Adieu ! ”

Faut-il donc le prononcer ce mot que maudissait le poète ?

Non, je n'en ai pas la force, je ne l'aurai jamais et il n'y aura que l'aveugle brutalité des circonstances qui pourra effectuer ce que mon cœur désavoue...

Car il me faut vous le dire : une providence ou une fatalité toute particulière (je suis injuste peut-être) pèse sur moi.

J'ai vu se briser mes plus légitimes espérances, j'ai senti, lambeau par lambeau, mon cœur se déchirer. J'ai vu réduit en poussière le château de mes rêves et de mes illusions et pourtant il y en avait qui eussent mérité réalisation, de ces rêves là, il y avait des illusions mais... que vous importe qu'il m'aie fallu avoir le sourire sur les lèvres quand j'avais la mort dans l'âme... que vous importe à vous qui ne me connaissez pas, à vous qui ne savez pas quelles étaient mes aspirations et quelle eût été l'idole de ma vie ?

Que vous importe à vous avec qui je n'ai eu qu'en passant des rapports purement professionnels ou à peu près, que vous importe tout ce qui a pu se passer en moi ?

Qu'il me suffise de tout vous dire en deux mots :

Je serai Jésuite !

Je serai jésuite et cependant je ne suis malheureusement pas une de ces brebis du Seigneur, innocentes victimes qui n'ont connu que le ciel bleu ou si quelquefois ombragé, seulement par les nuages d'encens qui montaient de l'autel. Non, et pourtant j'ai mérité d'être immolé.

N'avais-je pas raison de dire qu'une providence mystérieuse ou une aveugle fatalité planait sur moi.

Vous ne comprendrez pas peut-être tout ce que je veux dire (après tout, cela n'en serait que mieux) mais vous saurez que j'ai souffert.

Adieu donc ! (à quoi servent les inutiles résistances) adieu vaillante cohorte des jeunes, champions de la bonne cause, adieu GLANEUR, adieu idéalistes de l'art, vous pouvez poursuivre vos pérégrinations dans l'espace éthéré, vous pouvez purifier et embellir la vie, épandre sur la nature entière, les êtres et les choses, la gaze transparente et rose de l'idéal ; vous pourrez, lorsque belle à ravir dans sa virginale parure, la créature sera régénérée par vos soins, être fiers de votre œuvre, être fiers de ce que vous aurez fait pour l'humanité. Car il n'y a pas à le nier, la réaction s'opère ; le levain des bas fonds, qui, depuis quelque temps, surnageait à la surface, commence à redescendre lentement, mais sûrement. Je suis de ceux qui croient à une rénovation humanitaire et je suis aussi de ceux qui croient que l'idéalisme y contribuera pour une large part. Car les âmes tendres (et elles sont nombreuses) ont besoin, pour se sentir vivre, de sentiments de grâce exquise et de délicatesse raffinée ; la vaine subtilité et les jeux de mots ne leur conviennent pas.

N'est-ce pas que pour ces âmes l'idéalisme aura des attraites et que tout en satisfaisant ce qui chez elles est plus qu'un besoin il leur servira aussi de Palladium en les prévenant de chercher une pâture dans des lieux inavoués.

Et les matérialistes grossiers qui n'ont de dieu que le palpable ne sera-ce pas une révélation pour eux, quand à leur insu, ils se seront laissé

distiller, goutte à goutte, le nectar régénérateur, de sentir qu'il y a quelque chose de plus grand et de plus noble que ce qui peut tomber positivement sous le domaine de la sensation animale. Pour plusieurs de ces intelligences aux horizons limités l'idéalisme ne pourrait-il pas être la planche de salut ?

Enfin, tout homme qui s'est coudoyé quelque peu dans l'existence, ne sent-il pas un besoin de revoir l'humanité sous des couleurs un peu plus riantes. Quoi, dans cette circonstance, peut le mieux servir que le prisme idéaliste ?

Enfin, la bouillante jeunesse, ne vaut-il pas mieux lui faire tourner ses regards vers les nuages blancs et le ciel bleu que vers la boue de la rue et le ruisseau ?

Tout milite en faveur de l'idéalisme, c'est une arme plus que puissante, c'est la réalisation pratique (dans l'ordre idéal bien entendu) du levier rêvé par Archimède pour l'ordre réel.

Heureux celui qui peut mettre une main ferme à ce levier, heureux celui qui peut contribuer à soulever les mondes—les mondes des intelligences et des cœurs.

Son œuvre est sacrée : elle est plus qu'humanitaire, elle est presque divine.

Ainsi, mon bien cher monsieur, je vais vous dire adieu, car je ne pourrai pas même vous suivre des yeux dans la mission que vous allez remplir, il ne me sera pas permis de constater la longueur et la profondeur du sillon qui sera tracé.

Adieu et merci.

Et puis, Monsieur St-Elme, si le temps, les circonstances et le vouloir vous le permettaient, vous êtes bien cordialement invité à venir nous rendre visite, car pour nous c'en est fait, le temps des visites ne reviendra plus, le lien invisible, le lien moral qui nous retient est plus fort que les chaînes et les menottes du criminel.

Vous me pardonneriez, aujourd'hui encore, d'avoir été si pitoyablement long : vous pardonneriez encore, car c'est pour la dernière fois : *morituri te salutat, amice mi.*

Adieu !

P. S.—Je ne voudrais pas vous laisser croire que les *réclamations de la nature* sont irrésistibles. Sans doute, elles laissent l'être terriblement angoissé, mais la *raison* sait les mettre en place. Vous serez peut-être surpris, étonné, que je vous aie dit de telles choses. En voulez-vous l'explication ? C'est qu'il est si rare de rencontrer un cœur, un vrai cœur qui bat pour le Bien, un cœur sensible et bon. Et le vôtre m'a paru tel. Me suis-je mépris ? Comme je sais qu'un vrai cœur ne peut pas ne pas être l'écho d'un autre cœur vrai, quand il lui confesse ses douleurs, j'ai parlé. Pardonnez et oubliez tout, tout.

Adieu, à jamais; cette fois !

X, X,

TABLETTES DU SAVOIR.

“ Je rends, au public ce qu'il m'a prêté. ” — LA BRUYÈRE.

Le cœur de Napoléon Ier : — L'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* a posé cette question à ses lecteurs érudits : “ Est il vrai que le cœur de Napoléon Ier, conservé aux Invalides, ne soit qu'un cœur de mouton ? ” Et pour justifier cette question, il citait ces lignes rapportées par le docteur Brémont dans son *Hygiène pour tous*, et reproduite par la *Médecine littéraire et anecdotique* :

“ Le 11 mai 1821, le docteur Antomarchi, assisté de Ch. Thomas Carswell, procède à l'autopsie de Napoléon Ier, à Longwood. La nuit les surprend et l'opération est interrompue. Quand elle est reprise, nos médecins constatent que le cœur de l'empereur a été mangé par les rats ; ils le remplacent par un viscère extrait du thorax d'un doux animal bêlant. ”

Cette étrange substitution a-t-elle réellement eu lieu ? Il est permis d'en douter. La scène relatée s'étant passée sans témoins, il y a tout lieu de croire qu'il s'agit de quelque mystification éclosée dans la cervelle d'un médecin facétieux.

Pompes et Pompiers : — On sait — ou on ne sait pas — que, jusqu'au règne de Louis XIV, il n'y avait à Paris d'autres pompiers que...les Capucins.

C'étaient les Capucins qui étaient appelés en cas d'incendie, et Mme de Sévigné, dans une de ses lettres, raconte que le feu ayant pris chez un de ses voisins, elle a été témoin de l'héroïsme et du dévouement de ces braves religieux.

La pompe à incendie a été introduite en France et le corps des pompiers de la ville de Paris a été créé par François de Mouriez de Périer, lequel, en dépit de ses particules, était tout simplement le laquais de Molière, sous le pseudonyme de Provençal.

Le comité des inscriptions parisiennes a arrêté le texte de l'inscription définitive qui est placée rue Mazarine, sur l'emplacement du n° 20 où Provençal a fait manœuvrer la première pompe à incendie.

En voici le texte :

Ancien hôtel des Pompes
 Dans cette maison est mort
 Le 21 juillet 1723
 FRANÇOIS DU MOURIEZ DE PÉRIER
 d'Aix en Provence
 Secrétaire de la Comédie Française
 de 1686 à 1705
 Introduceur en France de la
 pompe à incendie
 Créateur du corps des pompiers
 de la ville de Paris.

J. ALCIDE CHAUSSÉ.

GERBES DE MODELES

N. D. R.— Nous nous plaisons à poursuivre une tâche qui ne saurait manquer de paraître intéressante : faire revivre dans quelques vers de nos poètes arrivés, d'aujourd'hui, les débutants d'autrefois. Après l'*Alleluia* de Fréchette, nous présentons à nos lecteurs *Le retour*, une des premières en même temps que des plus fraîches et suavement pénétrantes inspirations de Lemay. Comme la pièce de M. Fréchette, celle de M. Lemay date de trente ans et plus : on y verra que nos maîtres d'à présent ne faisaient pas alors leurs plus mauvais vers. Tout comme en M. Fréchette apparaissait, dès ce temps-là, le disciple de Hugo, à l'audacieuse envolée, le lamartinien doux et pur se révélait chez son digne émule.

Qu'on lise :

LE RETOUR.

À travers les rameaux d'une forêt aride
Les vents faisaient entendre un plaintif sifflement.
La neige, en tourbillons, tombait d'un ciel livide,
Et les ombres du soir montaient au firmament.

Au bord de la forêt était une chaumière
Au toit garni d'écorce, obscure et triste à voir :
Le jour, quatre carreaux lui donnaient la lumière,
Et la lueur du poêle était sa lampe au soir.

Une femme encor jeune et dont un pâle voile
De tristesse et de peine écliprait la beauté,
Était assise, seule, à la porte du poêle,
Et filait sa quenouille avec inquiétude.

Auprès d'elle un enfant, sur un grabat de mousse,
S'endormait doucement, en priant le bon Dieu.
Ernest avait dix ans : sa parole était douce ;
Il était le meilleur des enfants de ce lieu.

Et puis, de temps en temps, la solitaire femme
Regardait une croix pendant aux murs noircis :
Alors, un long soupir s'échappait de son âme,
Et sur sa main tombait son front plein de soucis.

De temps en temps aussi sa paupière baissée
Laisait couler des pleurs, pleurs, hélas ! superflus !
Elle n'espérait point. D'une voix oppressée
Elle disait : Seigneur, il ne reviendra plus !

Et comme elle priait, unissant sa prière
Aux grondements des vents déchaînés dans les cieux,
Un homme vint frapper à la pauvre chaumière.
Il entra, s'appuyant sur un bâton noueux.

Elle trembla de peur, ainsi qu'une colombe
 A l'aspect imprévu d'un avide vautour.
 — “ Femme, dit l'étranger, de fatigue je tombe :
 “ Puis-je ici du matin attendre le retour ? ”

Elle lui répondit : “ Le Seigneur me préserve
 “ De rester insensible à la voix du malheur !
 “ Voyageur, assieds-toi ; que Jésus nous conserve !
 “ Qu'il te donne la paix, et calme ma douleur ! ”

L'étranger, près du feu, vint s'asseoir sans attendre ;
 De son épaule large un grand manteau pendait,
 Son œil, couleur du ciel, était brillant mais tendre,
 Et jusque sur son sein sa barbe descendait.

— “ Femme, votre douleur est-elle sans remède ?
 “ Votre cœur abattu ne peut-il espérer ?
 “ Au temps, vous le savez, toute amertume cède,
 “ Et la mort vient bientôt du deuil nous retirer. ”

— “ Hélas ! ” reprit la femme, essuyant une larme
 Qui roulait dans ses yeux comme une perle d'or,
 “ Le jour, à mes regards, ne déroule aucun charme ;
 “ Je n'aime plus la vie, et pourtant crains la mort !
 “ Le travail de mes mains éloigne la misère,
 “ Et mon petit Ernest qui dort en ce moment
 “ M'aide déjà beaucoup. “ Je voudrais, bonne mère,
 “ Ressembler à Jésus, ” me dit-il bien souvent.

“ Le pauvre enfant n'a point souvenir de son père,
 “ Car il avait encor pour berceau mes genoux
 “ Quand ce père chéri, sur la rive étrangère,
 “ Pour recueillir de l'or, s'en alla loin de nous.

“ Qu'avions-nous donc besoin de ces richesses vaines,
 “ Nous nous aimions tous deux, et c'était le bonheur ?
 “ Souvent la pauvreté voit des heures sereines,
 “ Et l'or ne guérit point les blessures du cœur !

“ Ah ! si je le voyais avant que de descendre
 “ Dans le sombre tombeau que m'ouvrent les ennuis !
 “ Mais le ciel à mes vœux refuse de se rendre,
 “ Et les jours ont pour moi plus d'ombres que les nuits !

Elle disait ainsi les chagrins de sa vie ;
 Et des larmes tombaient des yeux de l'inconnu.
 Soudain, entre ses bras il s'élançait et s'écrie :
 “ Femme, console-toi, ton époux est venu ! ”

BAISERS PERDUS (*)

N'avez-vous pas songé, pendant vos rêveries,
 A ces femmes, vivant d'un commerce éhonté,
 Qui souillent au hasard une sainte beauté,
 Fleurs brillantes jadis, et maintenant flétries ?

Leurs cœurs faits pour aimer, faits pour la charité,
 Réservaient à nos cœurs les divines féeries,
 Lorsque maints débauchés, — ô lâches duperies ! —
 Ont mis devant leurs yeux l'or et la volupté.

N'avez-vous point songé que ces baisers infâmes,
 Comptés au poids d'un or convoité par ces femmes,
 Étaient dilapidés et bassement vendus ?

Que de pauvres enfants, pour apaiser leurs larmes,
 Ceux que, dès le berceau, noir destin, tu désarmes...
 Auraient besoin d'un seul de ces baisers perdus !

ANDRÉ GÉRARD.

(*) Sonnet par un jeune homme de seize ans. *Du Semeur.*



LE CRIME DES BRUYÈRES

ROMAN inédit, par JEAN RIVAL.

PREMIÈRE PARTIE.

III

UN RIVAL INATTENDU.

(suite)

Elle avait fait cette question malgré elle, anxieuse, espérant avoir encore des nouvelles de Maurice.

Les traits de Vatrin s'étaient contractés d'une manière effrayante.

—Je ne viens de la part de personne, répondit-il durement. Je ne suis pas un domestique !

—Pardon, je ne voulais pas vous offenser, fit-elle, avec calme.

—Vous ne vouliez pas m'offenser?... Sans doute... vous ne m'avez dit aucune injure, vous m'avez parlé doucement, d'un ton poli ; vous avez été bonne pour moi, et vraiment j'ai mauvaise grâce de n'être pas satisfait... Oh ! c'est horrible !... Mais vous ne comprenez donc pas ?

—Non...

—Vous ne comprenez pas que vos paroles envers moi sont outrageantes, en ce qu'elles me rappellent à chaque mot que je ne suis pour vous qu'un inférieur... qu'on traite... bien... mais à distance?... Vous ne comprenez pas que je souffre comme un damné, que vos façons d'amabilité froide, et dédaigneuse sont pour moi le plus cruel des supplices... Vous ne comprenez pas enfin que je suis le plus malheureux des hommes... depuis que je vous aime !

Il s'était jeté à ses genoux, éperdu, laissant déborder, tout-à-coup, avec impétuosité, cette passion si longtemps contenue.

Claire se leva, effrayée, et s'éloigna vivement de lui :

—Vous êtes fou ! s'écria-t-elle.

—Oui, je suis fou, répéta-t-il, fou d'amour ! Il y a si longtemps que je vous aime et que je n'ose vous l'avouer ! Mais je ne puis partir ainsi, sans un mot, sans un regard de vous ! ne me repoussez pas ! Si vous saviez comme je vous aime !

—Relevez-vous, Monsieur Vatin, dit Claire ; je ne puis vous entendre.

—Vous ne pouvez m'entendre ! s'écria-t-il, avec amertume. Vous rougissez de me voir à vos pieds ! Vous ne me trouvez même pas digne de vous aimer ! Vous me laisserez partir sans une parole d'espoir ou de consolation, le cœur brisé par votre dureté. Maurice et moi nous courons à la gloire... qui sait si ce n'est pas à la mort?... Peut-être ne nous reverrez-vous jamais, ni l'un ni l'autre.

Elle frissonna, mais garda le silence.

—Claire ! Claire ! reprit-il, avec une chaleur croissante, je vous jure que je n'ai jamais aimé que vous. Je n'ai éprouvé, de ma vie, pour personne, ni sympathie, ni amitié, ni affection d'aucune sorte ; c'est à vous que j'ai gardé toute la tendresse que mon cœur peut contenir... je vous aime à en mourir ! Ah ! je vous en supplie, répondez-moi !

—Que dois-je vous répondre ? murmura Claire, je ne puis être à vous.

—Je vous rendrais si heureuse ! Ma vie toute entière vous serait consacrée.

Votre bonheur serait ma seule préoccupation. Ah ! jamais personne ne pourra vous aimer comme je vous aime !

Elle, hochait la tête.

—N'y pensez plus, fit-elle. Oubliez-moi !

—Vous oublier ! s'exclama-t-il, Jamais !

—Il le faut, reprit-elle, avec fermeté.

—Pourquoi ?

—Frédéric, j'ai pour vous une franche et sincère amitié ; mais de l'amour... je ne saurais en avoir.

Il bondit, ressaisi soudain par une colère dont il n'était pas le maître.

—Vous ne m'aimez pas, rugit-il ; parce que vous en aimez un autre ! C'est lui que vous aimez, lui qui m'a toujours foulé aux pieds, lui devant qui j'ai toujours dû m'effacer sans murmure. Depuis que nous sommes nés, il m'écrase de son luxe et de ses richesses, et voici que, maintenant, il me ravit tout mon bonheur. Cela devait être !... Ah ! c'en est trop ! Je me révolte à la fin... En quoi m'est-il supérieur?... Est-ce que je ne le vaudrais pas?... Répondez donc !

—Je n'ai point à vous répondre, fit Claire avec autorité ; il se peut que vous valiez, à vos yeux et aux yeux des autres, cent fois plus que Maurice ; mais aux miens, Maurice vaut mille fois plus que vous et le monde entier.

—Vous l'aimez donc ?....

—Oui, je l'aime, et je ne permets pas qu'on me parle de lui en pareils termes. D'ailleurs, je ne sais de quoi vous l'accusez. Jamais il n'a été question d'amour entre lui et moi, et quant à sa fortune, je crois, Monsieur Vatin, que ce n'est pas à vous à vous en plaindre. Il vous en a donné une large part.

—Que vous le défendez bien ! murmura Frédéric, avec rage. C'est donc sur lui que vous pleuriez tout-à-l'heure. Et moi qui espérais... Insensé ! qui donc s'inquiète de toi ? Tu peux mourir, Vatin, personne ne versera une larme sur ton sort !

—Ingrat ! répondit doucement Claire, ne vous ai-je pas dit que j'avais pour vous une sincère amitié ?

—Eh ! que m'importe votre amitié ? Je n'en veux pas, entendez-vous ? Tenez ! j'aimerais mieux que vous me haïssiez !... De l'amitié, en échange de cet amour qui me brûle et me dévore !... Ah ! Claire, si vous aviez voulu, pourtant... Oh ! par grâce, laissez-moi espérer qu'un jour....

—Non, jamais !... A quoi bon vous tromper ? Est-ce ma faute si je ne vous aime pas ?

Vatin se leva brusquement. Il semblait avoir retrouvé tout-à-coup un calme plus terrible que sa colère.

—C'est bien, fit-il ; vous me repoussez, que mon sort s'accomplisse donc. C'est vous qui l'aurez voulu, que Dieu vous pardonne !

Claire le considéra avec épouvante ; mais l'obscurité l'empêchait de voir ses traits.

—Qu'allez-vous faire ? s'écria-t-elle, d'une voix étranglée.

—Vous le saurez bientôt, répondit-il, avec un rire sinistre, en s'éloignant vivement.

Claire, toute frémissante, voulut s'élaner sur ses pas, le retenir ; mais il avait disparu dans la nuit et les appels désespérés de la jeune fille restèrent sans réponse.

IV

L'ASSASSINAT DU COLPORTEUR.

Toute la journée, la chaleur suffocante a fait pressentir l'orage.

Depuis une heure, de lourds nuages se sont amassés au ciel, et, sur ce fond sinistre passent de furtifs éclairs, jetant dans la nuit qui paraît ensuite plus sombre encore, de brusques lueurs d'un blanc livide ou d'un rouge aveuglant.

Aucun souffle n'agite le feuillage ; aucun animal ne rôde dans la forêt. Tout dort dans les nids et les terriers. Un grand silence de mort, lourd d'angoisse, annonce l'ouragan et pèse sur la nature entière. Bien que la soirée ne soit pas très avancée, les ténèbres sont déjà profondes et s'épaississent encore sous le couvert des chênes où s'enfonce le sentier qui mène vers l'Alsace.

Les plus courageux eussent hésité, ce soir-là, à franchir la lisière du bois. Pourtant un bruit de pas, accompagné d'un grincement de roues, se fait entendre et s'approche rapidement.

Le colporteur Jacquart ne se laisse effrayer ni par l'obscurité, ni par le ciel qui menace. Il marche d'un pas alerte, poussant devant lui la petite charrette à bras qui contient sa pacotille. Il va rejoindre l'armée, sans souci des périls qui l'attendent, et, pour égayer le chemin, chante à mi-voix quelque refrain de son pays.

Il vient d'entrer dans la forêt. Soudain, un froissement de branches se fait entendre, un homme s'élançe du taillis, bondit sur Jacquart. Vainement celui-ci essaie de ce dégager ; deux bras athlétiques l'étreignent comme dans un étau. Bientôt il est terrassé, baïllonné, ligotté. Quelque chose de froid et d'aigre lui perce la poitrine... C'en est fait : le colporteur gît inanimé sur le sol.

Les éclairs qui se succèdent avec plus de rapidité secondent l'assassin dans sa lugubre besogne, et lui permettent de constater qu'il n'a plus devant lui qu'un cadavre.

Alors, d'une main qui ne tremble pas, Frédéric Vatrïn—car le meurtrier, c'est lui, on l'a diviné—Frédéric Vatrïn se penchant sur sa victime, scrutant ses poches, en retire un laisser-passer, une bourse assez bien garnie et quelques menus objets qu'il se réserve d'examiner plus tard ; puis allant prendre un paquet de vêtements qu'il a laissés dans le taillis, il déshabille complètement Jacquart et le revêt de ses propres habits qu'il lacère à la place de la blessure. Cette lugubre toilette terminée, il fait un nouveau paquet des hardes, du chapeau et des souliers du malheureux, puis lui glisse dans la poche une liasse de papiers contenant diverses pièces au nom de Frédéric Vatrïn et qui donneront le change sur l'identité de la victime.

Enfin, lui écrasant le visage à coups de talons de bottes, pour le rendre méconnaissable, il parachève froidement son œuvre, donnant à l'infortuné marchand ambulancier ce que les chourineurs de profession appellent le coup de cachet.

A ce moment, un long ruban de feu, sillonnant le ciel, vient éclairer l'homme qui gît à ses pieds, atrocement défiguré. Ses cheveux noirs, son costume que les amis de Frédéric reconnaîtront, sa taille, sa carrure permettront sans nul doute de le confondre avec le régisseur.

Avec un mouvement de joie satanique, le meurtrier jette à côté du cadavre, et bien en vue, le couteau aux armes de Maurice, encore tout maculé de sang ; puis s'attelant à la charrette, il s'enfonce dans la forêt, dont il connaît les moindres détours.

— Mon coup d'essai a été un coup de maître, murmure-t-il. Frédéric Vatrin est mort... et sauvé ! Place à Jacquart, et en route vers la fortune !

V

L'ARRESTATION.

Quelques heures après, comme le jour se levait, Maurice de Saint-Andret revêtit gaîment son uniforme de simple soldat.

Bientôt—il en était sûr—bientôt on coudrait des galons sur cette humble tunique.

Toute la nuit, il avait caressé des rêves de gloire, ne s'attristant qu'au souvenir de sa mère qu'il laissait seule au château, exposée aux hasards d'une guerre sans merci. Mais il la savait patriote et vaillante comme une Romaine, et ayant, pour ainsi dire, hérité toutes les bravoures de son héroïque époux.

Et puis, il se rassurait un peu en songeant qu'elle n'était pas absolument sans protecteur. Elle avait, dans le voisinage, de nombreux amis qui ne l'abandonneraient pas. La veille encore, Monsieur et Madame Fournier n'avaient-ils pas promis d'aller la voir tous les jours ?

Tout-à-coup, les yeux du jeune homme s'arrêtèrent sur la pendule.

— Déjà si tard ! se dit-il. Comment Frédéric n'est-il pas encore venu me trouver ?... Au fait, je ne l'ai pas vu hier au soir, en rentrant de chez M. Fournier. Pourtant, il était à peine dix heures.... Bah ! il se serait couché de bonne heure, pour se lever plus dispos ce matin. Je vais le secouer, ce dormeur ; il ne faut pas qu'il s'oublie !

Comme il sortait de sa chambre, un bruit de pas se fit entendre au dehors ; des coups répétés furent frappés à la porte du château, tandis qu'une voix impatiente criait : Ouvrez, au nom de la loi !

(A suivre)

JEAN RIVAL.

CUEILLETES A TRAVERS LES JOURNAUX ET REVUES.

Dans *Le Canadien*, de Montréal, notre distingué vieux confrère, M. Israël Tarte a publié toute une série de remarquables articles, très vigoureux et fort bien nourris de preuves, sur l'importante question des écoles confessionnelles au Manitoba. Il y a là la note émue, et en même temps fière, patriotique : c'est la même que doit rendre l'effort puissant de notre enthousiasme dévoué, nous, les jeunes.

A ce point de vue, la conduite de l'habile publiciste que nous citons ici est un modèle à suivre, et son mâle langage pour confondre l'injustice nous enseigne comment on peut garder le cœur ferme en face de l'adversité.

Nous avons extrait de son article du 3 septembre courant des passages de haute volée que nous sommes glorieux de reproduire ici. Voilà bien un discours à tenir, vis-à-vis le fanatisme qui voudrait flétrir notre nationalité.

M. Tarte écrit :

“ Les appels de l'*Empire* à la “ paix, ” à la “ modération, ” à la “ soumission au plus haut tribunal de l'Empire ” sont plus révoltants que la brutale franchise du *Mail* qui, lui, au moins, ne fait pas d'hypocrisie. Il n'y a pas de tribunal sous le soleil, qui ait juridiction de dépouiller un peuple de sa liberté religieuse, de ses droits à l'existence, de sa nationalité. Il n'y aura pas de “ paix ” tant que l'on ne nous aura pas réintégrés dans la jouissance des garanties stipulées à la constitution. Notre “ modération ” consistera à refuser tout compromis. Nous avons titre à des écoles sous notre contrôle : nous les voulons. Notre “ soumission au plus haut tribunal ” ne nous fera jamais nous courber sous l'impôt que l'on cherche à nous extorquer pour le soutien des écoles de M. Greenway.

.....
 “ Ce n'est pas aux catholiques et aux Canadiens-français qu'il faut prêcher la modération. Quand ont-ils empiété sur les privilèges de leurs concitoyens anglais ?

“ Parce qu'ils sont la minorité, on leur demande de se soumettre à la tyrannie religieuse déchaînée par des aventuriers importés ici aux frais des vieilles provinces !

“ Il ne nous est pas possible de renoncer à la plénitude de nos revendications.

“ Elles sont devant le Gouverneur-Général en conseil. Nous attendons son action, son intervention solennellement promise.

“ Si elle nous fait défaut—ce que je me refuse à croire—nous en saisirons le Parlement de la Puissance, les législatures, le Parlement Impérial !

“ J. ISRAEL TARTE. ”

Des articles comme celui-là honorent plus les colonnes du *Canadien*, le vieux journal d'Etienne Parent, que d'autres pour l'insertion desquels, naguère, on y fut moins judicieux, peut-être, à propos des difficultés religieuses, si regrettables, à Maskinongé, et la dépopulation prétendue sans remède de notre province. Ce genre-là est celui qui sauve, ce genre-ci, celui qui perd ses croyants.

En ces temps de choléra où l'on peut être exposé aux inhumations prématurées, si déplorables et que trop fréquentes, hélas !—il n'y a pourtant pas à craindre l'épidémie encore, mais simplement à s'armer de prudence sous tous rapports—il ne sera pas hors de propos de révéler aux lecteurs du *GLANEUR* un moyen déclaré infaillible pour constater la réalité du décès. Nous empruntons la chose à un remarquable article sur le chapitre horrible des "enterrés vivants," écrit pour le journal *La Fortune*, par M. Chs Valeur.

Après avoir démontré l'inanité d'une foule de systèmes pour la constatation du décès, l'auteur en vient à celui d'un monsieur Martinez, de Cordoue. Il en trouve l'exposition complète, théorie et pratique, dans *Le Pays*, de Paris. Voici :

"Le cadavre étant un corps inanimé, rentre dans les conditions d'un corps inerte, c'est-à-dire sans activité. Dès lors, il obéit strictement aux lois de la physique et de la chimie. Or, tout le monde sait que l'eau chauffée passe à l'état de vapeur ; dans l'organisme, les liquides sont nombreux. Quand le corps est en vie, on a beau chauffer, les capillaires (ou petites veines), sous l'action de la force vitale, épanchent les liquides qu'ils contiennent et remplissent la vésicule de sérosité (d'eau). Si l'action du feu se continue, il y aura destruction du derme ou de la peau et le suintement du liquide se fera encore, à moins qu'il n'y ait carbonisation.

Sur le cadavre, tout change : les capillaires ne laissent échapper que les liquides qui se trouvent à leurs extrémités périphériques, mais le liquide chauffé finit ici par passer à l'état de vapeur, soulève l'épiderme et, quand la vapeur a acquis assez de force expansive, la pellicule crève et la vapeur s'échappe.

Chauffez donc la plante du pied d'un cadavre, à une flamme douce, comme celle que fournit le papier enflammé, et vous verrez bientôt tout l'épiderme se soulever en masse et former une énorme boule remplie de vapeur.

Ainsi, production de vapeur certaine, quand le corps est privé de vie ; effets négatifs, au contraire, lorsque le sujet est vivant.

On conçoit qu'un pareil moyen de contrôle pourrait amener des lésions graves, dans le cas où la mort ne serait qu'apparente ; aussi fallait-il rendre l'idée pratique pour en tirer parti.

Monsieur Martinez diminue alors simplement l'étendue de la lésion et procède comme suit : il expose l'extrémité de l'orteil ou d'un doigt à la flamme d'une allumette ou même d'une allumette-bougie, dont la flamme, plus uniforme, dure plus longtemps ; il la maintient pendant quelques secondes à un demi-centimètre environ de la peau, autrement dit, à environ une ligne et demie de notre mesure canadienne.

Le soulèvement de l'épiderme ne tarde pas à se faire et quand l'extension est arrivée à son plus haut point, il éclate avec un petit bruit sec et quelquefois avec assez de force pour éteindre la flamme. La production de la vapeur, encore une fois, est un effet purement cadavérique, et dès qu'on l'a obtenue, on peut ordonner l'inhumation.

Le procédé de M. Martinez est bien simple, comme on le voit, et a le

grand avantage de parler aux yeux. Rien de si facile que de porter une allumette sous le pouce ou à l'extrémité d'un doigt et de voir si l'ampoule dégage de la vapeur.

Donc, si l'ampoule *laisse échapper de la vapeur, la personne est morte* ; si la vapeur ne se produit pas, elle n'est qu'en léthargie.

Chacun acceptera sans répugnance cette petite brûlure qui suffira certainement à éloigner les craintes et à bien convaincre les parents et amis que le cercueil ne se referme pas sur un être cher, encore vivant.

Il va sans dire que les procédés de M. Martinez, pour s'assurer de la mort réelle, ne sont pas nécessaires si les preuves naturelles du décès existent. Ces preuves sont, la raideur des membres et un commencement de putréfaction."

N'est-ce pas que voilà un moyen fort simple de calmer bien des doutes et des inquiétudes ?

* *

Quand il veut bien s'en donner la peine, M. Tarte est un de nos publicistes qui savent le mieux garder leur sang-froid et donner la note calme, la note juste, au milieu de l'effervescence des passions du moment. Et lorsqu'il écrit sous cette inspiration digne et vraie, avec ce style ferme qui le caractérise, le rédacteur en chef du *Canadien* est alors, sûrement, nous aimons à le redire, un modèle à mettre sous les yeux des jeunes.

On sait l'agitation malsaine qu'ont faite certains journaux autour d'un prétendu scandale, qui n'était, après tout, qu'une malheureuse exception de faiblesse humaine. M. Tarte, avec beaucoup d'à-propos, vu l'autorité indiscutable qui s'attache toujours à sa signature, jette un peu d'eau froide sur cet enthousiasme de mauvais aloi. Il écrit :

".....Qu'il y ait des abus déplorables, cela est certain ; mais de ce que quelques prêtres indignes manquent à leurs devoirs et prostituent leur sacerdoce, en faut-il conclure que la classe tout entière est corrompue et immorale ? Nos lecteurs ne se laisseront pas entraîner, j'en suis sûr, par les sophismes qui concluent du particulier au général.

"Ceux qui savent réfléchir n'oublient pas que, si parmi les premiers collaborateurs du Christ, il s'est trouvé un traître, il n'est pas étonnant qu'il surgisse de temps à autre de nouveaux Judas. L'impeccabilité n'est l'apanage d'aucun mortel.

" Nous pouvons compter sur eux,—les prêtres éclairés et pieux, et ils sont légion,—croyez-m'en, pour l'œuvre des réformes devenues nécessaires. N'allons pas démolir l'idifice, parce que quelques brebis galeuses s'y sont introduites. Nous aurions bien du mal à reconstruire. LE CANADIEN croit fermement à la nécessité religieuse dans la société, et la chute de quelques prêtres ne l'entraînera pas à la haine et au mépris d'institutions et de doctrines qui ont subi l'épreuve des siècles et satisfait l'intelligence des plus profonds penseurs.

" Le mot d'ordre du CANADIEN dans la bagarre qui se prépare sera : répression des abus, mais sauvons le clergé national. Autour de ce programme vous verrez réunis dans un même attachement pour notre race tous les braves gens qu'il y a dans la hiérarchie catholique et tous les bons esprits qu'il y a dans la société civile. " J. I. TARTE. "

Voilà le vrai langage à tenir, aux heures de crise, au lieu d'envenimer la plaie comme l'ont fait des imprudents (pour ne pas dire plus) jouant les bien intentionnés, et de vulgariser le scandale, si scandale il y a, dans des milieux où l'on n'est pas capable de le réduire à ses justes proportions.

M. François Tujague est un écrivain français de la Nouvelle-Orléans (Louisiane) dont les nobles écrits, marqués au coin de l'honnêteté et du patriotisme sincère, ont été souvent reproduits ici par notre presse canadienne-française, dans les organes de l'un ou l'autre parti. C'est un honneur bien mérité, car le publiciste louisianais se distingue par une érudition profonde et un jugement droit en même temps.

Or M. Tujague vient d'écrire pour notre confrère "L'Observateur Louisianais" un bel article où il recommande de conserver notre langue française et sauver notre chère nationalité, en cas d'extrême péril, par les traditions saines et fortes de la famille.

De cet article nous extrayons des passages dignes de remarque, comme les suivants :

"En Louisiane, comme au Canada, comme dans toutes nos colonies perdues, le clergé français, ou de race française est le plus solide rempart de notre langue. Il en sera, sans doute aussi le dernier."

..... "Sans être moins patriote, peut-être, l'élément laïque déploie dans la lutte moins d'énergie, d'intelligence et de tenacité. Il y apporte surtout moins d'unanimité et d'harmonie ; et ces regrettables divisions ont souvent pour effet de décourager les bons vouloirs, quand elles ne parviennent pas à les paralyser."

Maintenant, et après ces témoignages désintéressés, émanant d'une autorité que tous respectent, il se trouvera encore des hommes de progrès, ici même, dans notre Canada catholique et français, pour affirmer bravement que nous ne devons que bien peu de chose, ou même rien du tout à notre clergé ; que c'est une gent taillable à merci, qui n'a pas le moindre droit à certaines immunités qui lui permettent de garder la dignité de sa position et son prestige pour les luttes vives de l'avenir.

PASSIM.

GLANURES D'ECHOS ET RUMEURS

On remarquera que l'article, premier GLANEUR, intitulé "Revue générale," est daté du 15 septembre. Nous avons jugé devoir adopter ce système pour chacune de nos chroniques mensuelles. Elle portera cette date du mois où elle paraîtra et contiendra, en substance, les événements importants ayant eu lieu du 15 au 15.

Nous n'avons pas la prétention de tracer une éphéméride stricte jusqu'à notre date d'édition. Et, d'ailleurs le voudrions-nous que nous ne pourrions pas, car, outre que nous précédons de quelques jours notre date, ordinairement, il faut compter avec les exigences des typographes. On pardonnera donc, si, parfois, quelque brûlante actualité nous échappe.

Le présent fascicule du GLANEUR contient encore une contribution qui lui a été offerte de France, de Paris même, le grand foyer littéraire par excellence. Et cela, à part la collaboration régulière de notre charmant confrère parisien, Jean Rival. Monsieur Léon de la Morinerie, qui adresse au GLANEUR le gracieux sonnet qu'on peut lire, n'est pas le premier venu. Jeune encore, et il aime à se remettre au rang des jeunes, sa démarche d'aujourd'hui le prouve abondamment, il a déjà fait sa marque dans les lettres françaises. Son joli volume de vers : "France et Algérie" et l'aimable *Revue des deux Frances*, qu'il a dirigée un an durant, lui ont fait une réputation enviable. C'est à souhaiter qu'il reste des nôtres, pour de bon.

Toujours l'éternelle antithèse de la joie et la douleur se donnant la main.

Côté de la douleur : LE GLANEUR inscrit dans ses pages, où cela sème un deuil réel, le décès, tout récent, de M. Gustave d'Eyzin, un de ses collaborateurs de la première heure. Ceux qui ont lu cette nouvelle délicatement touchante : "L'homme d'Horace," se désoleront à la pensée que la source est tarie d'où coulait ce style charmeur. Tous nos regrets sur cette tombe.

Côté de la joie : LE GLANEUR enrégistre, entre vingt autres mariages à la mode du mois passé, ceux de M. le docteur Camille Laviolette et Melle Drolet, fille du chevalier Drolet des zouaves pontificaux du Canada, et de M. Despocas, manufacturier de St-Henri, près Montréal, avec Melle Marie-Louise, fille de feu Emery Lalonde, en son vivant député du comté de Vaudreuil à la chambre d'Assemblée. Mille bons souhaits pour étayer tous les bonheurs de ces heureux !

L'Université Laval a rouvert ses portes à ses élèves de la faculté de droit. Ils ont inauguré leurs cours dès le 22 septembre, en grand nombre. Ceux de la faculté de médecine auront leur tour aux premiers jours d'octobre.

PIERRE ET JACQUES.

—Pourquoi ? je n'ai pas besoin de lui.

—Peut-être. D'abord il vous tiendra compagnie ; puis, j'ai besoin de lui faire faire plusieurs commissions, en ville, et je suis sûre que cela lui fera du bien, car il paraît fatigué depuis quelques jours.

—Bien, comme vous voudrez.

Et quelques minutes plus tard, Evariste Leblanc et Isidore s'en allaient sur la route de Charlottetown, au grand trot de leur cheval.

—Au moins, comme cela, pensait Nanette, en les regardant s'éloigner, par la fenêtre, si M. Leblanc ne veut rien dire, je saurai ce qu'il va faire à la ville, bien que ce ne soit pas difficile à deviner, car je suppose qu'il s'agit toujours de la licence.

Il faisait, ce soir-là, un temps magnifique ; le soleil, penché à l'horizon, jetait des flots d'or fauve sur l'émeraude des champs. Tout était encore vert dans la campagne ; les seigles, les avoines, les blés, les orges, les pommes de terre ; tout se confondait à distance ; l'atmosphère était tiède et pleine d'exhalaisons salines ; les oiseaux gazouillaient leurs plus jolies chansons ; tout riait et chantait dans la nature. Cependant, Evariste Leblanc était insensible à tous ces charmes. Il était silencieux et paraissait songer profondément, sans se préoccuper de la présence d'Isidore. Evidemment, c'était cette dépêche qui le préoccupait. Elle était si laconique : " Venez vite en ville ; au plus tôt. Pierre Altier est dans l'embarras.—Signé : Félicien Comeau." Pourquoi cette dépêche était-elle signée Félicien Comeau, du nom de l'aubergiste chez lequel il avait l'habitude de descendre, au lieu de l'être de celui de Pierre Altier, lui-même ? Cela ne présageait rien de bon. Et Evariste Leblanc repassait dans sa mémoire tous les rapports qu'il avait eus avec ce Pierre Altier. Il le connaissait déjà depuis quelques années. C'était au moment où il commençait à chercher quelqu'un d'assez influent pour plaider sa cause auprès de l'évêque. On l'avait présenté à cet Altier, qui était considéré comme un bon négociant de la ville et qui, disait-on, était en très bons termes avec l'évêque. Altier avait très bien

reçu Evariste Leblanc et avait promis de s'intéresser à son cas. Il avait fait véritablement tout ce qu'il avait pu en sa faveur ; mais l'évêque était un de ces hommes rigides qui ne transigent pas avec les principes, et même les prières de ses meilleurs amis ne pouvaient pas le fléchir. Peu à peu une sorte d'intimité s'établit entre M. Altier et Evariste Leblanc. M. Altier demanda à son nouvel ami de lui prêter quelques petites sommes d'argent qu'il lui rendit à l'échéance. Ce n'étaient là que les préliminaires d'opérations plus étendues, car plus tard, il se hasarda à demander une hypothèque assez importante sur la ferme d'Evariste Leblanc, comme garantie d'un emprunt qu'il allait faire pour s'engager dans une grande spéculation qui devait rapporter de gros bénéfices. M. Leblanc n'osa pas refuser. Qu'avait-il à craindre ? M. Altier était d'une honorabilité parfaite ; sa position financière devait être solidement établie. C'était là un de ces services qu'on devait rendre à un ami. Une seconde fois M. Leblanc avait signé des billets hypothécaires pour une somme considérable. Il eut bien un moment l'idée de ne pas signer. C'était le conseil de la prudence. Mais une fois engagé si avant, comment refuser ? A son dernier voyage à Charlottetown, il avait entendu circuler des bruits fâcheux au sujet du négociant ; on disait que sa situation n'était pas aussi solide qu'elle paraissait l'être. Il s'en était ouvert franchement à M. Altier qui lui avait répondu d'une manière générale et évasive, lui disant de ne pas s'inquiéter des bruits malicieux qu'on faisait courir pour lui nuire dans ses affaires. Evariste Leblanc était retourné chez lui, à moitié rassuré. Mais maintenant, cette dépêche venait réveiller toutes ses craintes. Il n'avait point l'habitude d'en recevoir pour ses affaires ordinaires. Ce ne pouvait être que pour lui annoncer une mauvaise nouvelle, et cette mauvaise nouvelle ne pouvait avoir rapport qu'à ses affaires avec le négociant. Parfois il cherchait à avoir des vues plus optimistes. Si cette dépêche lui annonçait la victoire obtenue sur l'évêque ? Mais non ; on le lui aurait annoncé en propres termes, M. Altier aurait été trop fier de lui annoncer lui-même la grande nouvelle,

et on ne lui aurait pas demandé de venir de suite à Charlottetown. Ce ne pouvait pas être cela. Puisqu'on ne lui disait pas ce que c'était, ce ne pouvait être qu'une mauvaise nouvelle qu'on avait à lui apprendre. D'ailleurs ce mot *embarras* n'indiquait rien de bon. La route, ce soir là, lui sembla longue, et cependant le cheval filait avec une grande rapidité.

A peine arrivé à l'auberge, M. Leblanc sauta à bas de son *buggy*, abandonnant les rênes à Isidore, et courut s'enfermer avec Félicien Comeau.

—Qu'y a-t-il donc, fit-il à celui-ci, après s'être bien assuré que la porte était fermée et que personne ne pouvait les entendre ?

—Il y a, commença celui-ci, que....

Puis s'interrompant.

—Tenez, asseyez-vous, nous causerons plus à l'aise. Ce que j'ai à vous dire n'est certes pas agréable, mais vous êtes un homme, n'est-ce pas ?

—Oui, ne craignez rien ; dites-moi de suite ce qui en est.

—Alors, je vous obéis : eh bien, M. Altier est ruiné.

—Ah ! fit simplement M. Leblanc, je m'y attendais.

—Et vous lui avez prêté de l'argent, n'est-ce pas ?

—Oui, beaucoup.

—Où est M. Altier ?

—Il est parti hier pour Boston, avec sa famille.

—Laisse-t-il quelque chose à ses créanciers ?

—Très peu de chose, un stock insignifiant. On dit qu'il a des dettes très fortes ; il s'était lancé en ces derniers temps dans des spéculations très risquées où il a perdu, paraît-il, des sommes considérables.

—Alors, je suis ruiné, fit Evariste Leblanc, avec un air de calme résignation. Pourvu au moins que je puisse faire honneur à mes engagements et à ma signature !

—Comment ! fit l'aubergiste surpris, vous êtes engagé à ce point-là ?

—Oui, heureux encore dans mon infortune si je puis m'acquitter au prix de tout ce que je possède.

Evariste Leblanc ne voulut pas attendre au lendemain, il lui tardait d'être de retour chez lui. Il partit dès le soir même et arriva chez lui vers une heure du matin. Nanette qui ne l'attendait plus était allée se coucher. Elle fut bientôt debout et vint ouvrir la porte.

—Ma foi, dit-elle, à M. Leblanc, je ne vous attendais pas à cette heure et je suis allée me coucher.

—Vous avez bien fait, Nanette.

Et comme il se dirigeait du côté de sa chambre :

—Attendez, M. Leblanc, vous devez être fatigué. Ne voulez-vous pas prendre une tasse de thé avant de vous coucher ? Je vais en faire bouillir ; cela ne demandera pas longtemps.

—Non, merci bien, Nanette, je suis un peu fatigué ; je n'ai besoin que de repos. Aussi, je vais dormir. Vous pouvez faire du thé pour ce garçon. Bonne nuit !

—Bonne nuit !

Isidore faisait mine de se retirer aussi, lorsque Nanette le retint par le bras :

Et tandis qu'elle jetait dans le poêle des poignées de bois menu et qu'elle les allumait :

—Eh bien, qu'avez-vous fait de bon à Charlottetown ?

Et comme Isidore ne répondait pas assez vite :

—Si je te fais cette question, ce n'est pas par simple curiosité, mais à cause de l'intérêt que je porte à M. Leblanc ; il me paraît bien triste.

—Oh ! je vous comprends facilement. La vérité est que je ne sais absolument rien.

—Comment donc ?

—Une fois arrivé à Charlottetown M. Leblanc s'est enfermé avec l'aubergiste et je n'ai pas la moindre idée de ce qu'ils ont pu dire et faire ensemble.

—N'est-il pas allé ailleurs ?

—Oui, il est sorti et est resté en dehors de l'auberge pendant environ deux heures, mais je ne sais pas où.

—Ne t'a-t-il rien dit qui puisse te faire deviner quelque chose

ACHETEZ
"LA FORTUNE"

JOURNAL LITTÉRAIRE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : 10cts.

Avec 10 centins vous avez un journal très intéressant, pouvant vous faire gagner \$1,000.00.

EN VENTE DANS TOUS LES DÉPÔTS DE JOURNEAUX

BUREAU : - - 1588 RUE NOTRE-DAME.

IMPRIMERIE ET RELIURE

170 RUE ST-LAURENT.

LE GLANEUR

Paraissant le 10 et le 25 de chaque mois,
par numéro de 32 pages illustré d'un magnifique portrait.

UN AN, \$2.00 ; 6 mois, \$1.00 ; 4 mois, 70c.

Adressez toutes les communications au directeur de la revue.

**M. PIERRE BEDARD, 170 rue St-Laurent,
ou Boîte de Poste 1436, Montréal.**

Impressions ordinaire et de luxe—Plaquettes—Revue—Livres
—Prospectus—Circulaires—Cartes de visite—Lettres—Envelop-
pes—Factums—Réglage—Perforage—Numérotage—etc., etc.

PRIX MODÉRÉS. — SERVICES PROMPT.

Un soin tout particulier est mis dans l'exécution des travaux.

Une visite est sollicitée.

L. E. N. PRATTE

Importateur de
Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,
1676 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

— BUREAU —

1582 RUE NOTRE-DAME, 1582
MONTREAL.

Résidence : 109 rue St-Hubert.

PERRAULT & MESNARD

ARCHITECTES

15 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste. Élévateurs. Téléphone 696.

LE STENOGRAPHE CANADIEN

REVUE MENSUELLE

Abonnement: - UN AN \$1.00

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA.